

morgen

Thierry Follain

février 2011

Chapitres 1 à 6

Else

Grande, blonde et seule,
frissonnante dans le vent aigre du matin, elle marchait dans
un quartier dévasté, muré,
bientôt démoli.

Cliché meurtri,
attentive à ne pas éveiller la douleur nichée dans son ventre, elle prenait
garde à chaque creux dans le sol défoncé, à chaque bloc de granit basculé.

Grande, blonde et frissonnante,
plus mince que jamais,
elle progressait
solitaire,
sans bien savoir vers où,
vers quoi.

Il n'existait, à cette minute, aucune femme plus
seule,
plus vide
de toute pensée étrangère au froid, à la fatigue, à la douleur,
dans cette ville,
dans ce pays,
sur cette planète.

"morgen", par Thierry Follain

1 - Les paupières à vif

La porte de la camionnette s'ouvre.

La voix lourde de menaces, précise, mécanique, s'élève une fois encore. Les sacs de jute sont ôtés par des hommes pressés, aux aguets. La grande fille blonde apparaît allongée, jambes repliées, mains et chevilles menottées, yeux et lèvres obturés.

Une fois les bracelets métalliques ouverts, ils la mettent debout sans ménagement. Comme d'habitude.

Sa respiration est courte. Elle vacille.

L'air frais baigne son visage asservi. Les odeurs de moisi, d'essence et de caoutchouc vieillissant se dissipent.

Ses yeux et ses lèvres demeurent clos par de larges bandes d'adhésif noir.

Ses poignets, ses chevilles sont douloureux. Elle sent la morsure qu'a laissée l'acier sur eux. Sa gorge est sèche.

Elle inspire, très fort.

Demeure strictement immobile - leur dressage a été efficace - puis écoute :

- Ne te retourne pas. Ne cherche pas à nous voir, ni nous, ni le camion, ni son numéro. Tu vas compter jusqu'à cent, et tu ne bouges pas avant que ce soit fini, O.K? Ce serait dommage de te faire buter maintenant.

Il la fait avancer en lui tenant le coude. La plaque contre un mur rugueux. Maintient la pression sur sa nuque quelques instants. Tremblante, elle prend conscience du vent froid et pénétrant.

- Tchuß ! Dis bonjour à Papa Tintenfeder de notre part...

- Et encore merci ! ", fait une autre voix, cynique et vide, comme à l'accoutumé.

- A bientôt...

Deux portières claquent. La camionnette démarre rapidement. Le bruit se répercute, décroît lentement. Elle l'entend longtemps. Une éternité. Ne subsiste que la rumeur d'une autoroute, assez proche. La sirène d'un navire, au loin.

Obéir, là réside la survie.

Le front appuyé contre le mur glacial, elle demeure immobile. Les aspérités marquent sa peau. Des odeurs mêlées d'abandon et d'urine s'insinuent. Elle frotte ses poignets engourdis, boursouflés. Tente d'oublier le froid, la douleur, la soudaine nausée.

Comptine malheureuse et contrainte, elle compte.
Respire très fort l'air chargé de créosote.

Obéir, là est la vie.

Alors, c'est fini.

Difficile à réaliser, à accepter.
Quatre mois- ou plus ?- semblent enclore toute sa vie.

Sa neuve vie.

Elle tente d'évoquer des journées hors de cette pièce éclairée par la lumière inactinique, sans sorties les yeux bandés, sans coups, sans humiliations. Avant...

Elle doit décider de ce qu'elle va faire.

Oublier.

Diriger son existence.

Vers quoi ??

Le mur.

Froid.

Hostile.

Douloureux.

Première action : échapper peu à peu à son attraction.

Elle pose les mains contre la surface rugueuse, pour en sentir encore le relief.

Lentement déploie ses bras, fait un pas en arrière.

Aveuglée, bâillonnée, elle se retourne, sans hâte.

Les voitures, traînées de bruits jetés. Un train passe, lent, ferrailant.

Lointaine, une sirène de bateau, encore.

Aucun son ici, autour d'elle.

Pourtant, ce n'est plus la nuit, elle en est sûre.

Elle commence, lentement, à ôter la bande adhésive collée sur ses yeux.

Les paupières à vif.

Peur et désir de s'en affranchir mêlés.

Douleur, encore. Impression de s'arracher les yeux.

Un petit cri libère son regard...

Un quartier décrépi, promis aux démolisseurs ou aux squatters.

Aux deux, dans le désordre, sans doute.

" C'est peut-être l'endroit qui me convient, maintenant. "

Reste à recouvrer la parole. Pas très agréable non plus.
Ses lèvres sont rêches, cartonneuses, sa bouche pâteuse,
sa gorge douloureuse.
Une soif intense la dévore.
De l'eau, de l'eau. Rien que de l'eau. Pure, fraîche, apaisante.

Mais ici, c'est un désert terne.

La jeune femme lève la tête, masse sa nuque douloureuse.

Au faite écroulé d'un mur s'accrochent un ciel d'aube grisâtre,
un plafond de nuages.

Nul rayon, nulle promesse.

En bas,

la rue morne bordée de petites maisons aux fenêtres murées.
En attente de rénovation prochaine, bureaux de vente, centre commercial, et vies
en traites.
Pour l'instant : personne.

Elle se convainc difficilement que les autres ne vont pas revenir, l'entraver, la
tourmenter.

Vivre sans bourreaux, une expérience nouvelle.

" Mais reste-t-il quelqu'un en moi à nier, à humilier ? "

Soudain, elle se met à claquer des dents.
Tente de se maîtriser, mais implacablement frissonne.

" Je suis une pensée dans l'esprit d'un homme solitaire".
La phrase sonne creux.

" Je suis une femme raptée, liée, marchandée "

" Peine perdue... Je suis transie, voilà tout "

Vient l'envie irrépressible de marcher.
Elle ne sait vers où, vers qui, mais elle doit progresser.

En cet instant, il n'est pas de femme plus seule au monde.

2 - Bienvenue au paradis

Douloureuse, vacillante, harassée, elle avançait, solitaire, sur une chaussée aux pavés inégaux.

Par un matin glacial, en Germanie.

Les bras croisés, la tête baissée, elle progressait en longeant le mur.

Le trottoir étroit, défoncé lui rappelait avec hostilité qu'elle portait de simples ballerines dorées, usées, propices aux torsions de cheville. Le léger pull de laine ne la protégeait pas outre mesure du froid, de la faim, de la fatigue, du dégoût qui s'abattaient sur elle.

Elle aurait dû rire, sourire, s'enthousiasmer.

Impossible, pourtant, de faire naître une pensée réconfortante.

Elle ne ressentait, en fait, rien.

Ce grand vide en elle.

Elle voulait bouger, marcher, se réchauffer.

Mais pas rencontrer des gens, ni
parler.

Ni d'ailleurs faire quoi que ce soit.

Elle se sentait lasse, poisseuse, souillée. Flétrie.

Les événements seuls la poussaient.

Ce parcours schizophrène, ce rôle dément avait été interrompu, rompu.

Elle manquait d'ordres, d'injonctions, d'instructions.

Ils avaient brisé son trajet, l'avaient retranchée de sa vie, de sa liberté.

Elle avait été livrée à leurs exigences, à leurs gestes, à leurs coups, leurs regards.

La vie brillante, la vie aisée, puis cela.

Elle s'était jetée comme une petite conne insouciante dans cette nasse prévue, annoncée.

Et même lorsqu'elle songeait aux moments passés avec la fille, elle ne savait plus très bien si elle devait s'en réjouir ou s'en désoler.

Alors, elle marchait, solitaire, dans un faubourg lugubre. Le seul, l'unique parcours envisageable à présent, elle l'entreprenait tête baissée, ses yeux balayant les nombreux pièges du sol. Il n'allait pas être si facile de recommencer. De commencer. Il en faudrait la volonté. Le désir.

" C'est curieux »,
songea-t-elle,
" je devrais avoir envie de parler.
Moi qui ai dû me taire si
longtemps. "

" Mais pourquoi n'ai-je aucune envie de " parler " ? "

" C'est curieux ", songeait au même instant l'Inspecteur principal Julius Tinderbelt, allongé dans son lit, " Je devrais avoir une envie folle de passer à l'action. De contribuer, pourquoi pas, à l'enquête sur l'enlèvement de l'héritière Tintenfeder. Mais pourquoi n'ai-je aucune envie de me lever ? ".

Le devoir parla enfin, de sa voix forte, métallique, impersonnelle, et Tinderbelt, maugréant, se traîna vers la fenêtre voisine. Ciel bouché, vent aigrelet, feuilles mortes tremblotantes traînées dans le jardin. Très engageant. Il se rendit à la cuisine, nourrit le chien, prépara avec soin un café autrement consistant que la lavasse du commissariat, en but lentement une tasse, remplit la grande thermos marquée " Souvenir de Berchtesgaden ", ornée d'un ours à skis, bel exemple de l'humour allusif de sa fille. Ah. On avait beau dire, mais depuis ce séjour italien en un temps maintenant reculé, il n'appréciait le café que fort et odorant.

Vint l'épreuve du rasage, et celle, subséquente, du reflet dans la glace de la salle de bain, redoutable encore, malgré la suppression de deux ampoules sur quatre. Un homme de cinquante ans et quelque, solide, au visage un peu marqué s'y présenta. Un homme voué depuis huit ans, depuis la mort de son épouse dans un accident, à un célibat paternalisé entrecoupé de brèves aventures avec des femmes résolument plus jeunes que lui, et d'épilogues tout aussi résolument catastrophiques.

Pour se changer les idées, il se repassa en tête le dernier mémo sur l'enlèvement d'Else Tintenfeder par un groupe de nostalgiques de la Rote Armee Fraktion... ou des terroristes arabes... palestiniens ? Allez savoir. Le seul élément clair dans leurs diverses proclamations, revendications, était l'extravagance de la rançon exigée. Cette affaire n'en finissait plus, pour le plus grand bonheur des feuilles à grand tirage. Enfin, elle devait se trouver bien loin, à présent, cette fille. Si elle était encore en vie...

En ce moment précis, Else Tintenfeder progressait péniblement entre murs lépreux, maisons abandonnées et autres tas d'ordures ou matelas défoncés. Elle évita de justesse une silhouette masculine hagarde affalée sous un porche nauséabond : " Eh, chérie, j'peux t'montrer quèq' chose ? ". Elle le contourna sans ciller, les bras croisés sous sa poitrine, pour se protéger non de lui, mais du froid toujours plus pénétrant. Il ne bougea pas, d'ailleurs le pouvait-il, mais ses " Eh, chérie, j'peux t'montrer quèq' chose, eh, p'tite garce, j'te la montre ? " la poursuivirent longuement. Le " *salope !* " retentissant qui conclut la litanie ne la surprit pas davantage. En d'autres temps, en d'autres lieux, elle aurait tressailli, mais pour l'heure cette glauque rencontre lui paraissait plus qu'anodine. C'était le premier cadeau de son retour à la civilisation.

Bienvenue au Paradis.

Vraiment, quoi d'étonnant ?

Ce parcours sinueux, protégé, tourmenté, qu'elle avait suivi jusqu'à vingt-six ans, avait été interrompu un matin de novembre... sa voiture avait été prise au piège, elle en avait été brutalement extraite, couverte du sang du chauffeur qu'ils venaient d'abattre, par des hommes cagoulés qui hurlaient, brandissaient leurs Uzis et l'avaient violemment frappée.

D'entrée de jeu. Pour donner le ton.

Puis elle avait été jetée au fond d'une camionnette, fouillée, bâillonnée, aveuglée, menottée. Douleur, sonnée, suffoquant à moitié, elle avait entamé son voyage vers l'enfer. Une radio saturée de basses inondait la carcasse métallique de notes saccadées.

*I can't get no, hmm, hmm, hmm
I can't get no, hmm, hmm, hmm,
Satis
faction.*

Là s'était bloquée l'horloge d'une vie tout à la fois animée, dévorante, celle d'une fille de riches férue de photographie, d'ethnologie, de surf et de fêtes, d'hommes à prendre et à jeter. Les ravisseurs avaient brisé son insouciance, limé ses rêves au papier de verre. Alors que le bâillon s'enfonçait dans sa bouche, que les menottes immobilisaient douloureusement ses chevilles et ses mains, elle avait compris qu'ils la retranchaient de toute liberté, qu'elle devenait une chose, une marchandise entre leurs mains.

Une femme.
En leur pouvoir.
Moins que rien.

*I can't get no
satisfaction.*

Soudain, elle crispa les mains sur son ventre : " Oh merde, oh non, c'est pas vrai!! ". Les yeux remplis de larmes, elle s'efforça de respirer. Comme toujours, ces saloperies de règles s'arrangeaient pour survenir au pire moment. La douleur irradiait, la faisait pleurer, montait en elle en vagues impitoyables. Elle rouvrit les yeux, soupira. Courbée, elle reprit sa marche, lentement, précautionneusement. Que faire d'autre ?

Tinderbelt rajusta son nœud de cravate pour la quatrième fois. Les cravates, ça l'avait toujours dépassé, surtout à huit heures du matin. Tête penchée, Alberich, son pseudo-fox terrier, le regardait faire avec curiosité. Son nom faisait allusion à sa nette propension à chaparder tout ce qui pouvait traîner. Fidèle, quoique légèrement branque, le chien n'avait jamais vraiment compris pourquoi son maître s'obstinait à s'étrangler chaque matin. Il est vrai qu'il sortait toujours indemne de l'épreuve.

Quand Tinderbelt brandit ses clés, sa bouteille thermos, son talkie-walkie et son imperméable, Alberich se mit sur pattes, tout frétilant. En bas, la pelouse était humide, et la vieille Opel au vert métallisé terni rechigna à démarrer. Enfin, ils partirent vers le centre-ville, par un raccourci sinistre mais préservé des embouteillages. S'ouvrait la perspective d'une nouvelle journée de réunion avec son chef, briefing avec ses troupes, interrogatoires visqueux et autres paperasses à remplir. Et pourquoi pas, la vérification du nième indice sur la disparition d'Else-Frieda Fugger-Tintenfeder, même si des sources crédibles, il y en avait peu, ou pas, et des appels anonymes, à foison.

Else-Frieda atteignit une rue plus large, moins condamnée, mais guère plus animée. Elle s'arrêta, respira. Pas trop fort, sous peine d'être pliée en deux, en quatre. Plus que jamais affamée, épuisée, claquant des dents, elle se remit en marche, sans prêter attention au véhicule vert qui arrivait paisiblement en sens inverse.

Tinderbelt n'en croyait pas ses yeux. Alors qu'il écoutait les dernières nouvelles sur l'enlèvement d'Else Tintenfeder : " La rançon de 600 millions de marks a-t-elle vraiment été versée ? ", voilà qu'un être lui ressemblant étrangement s'avavançait sur le trottoir en face.

Impossible...

Depuis novembre, cette fille occupait les journaux, les télévisions, et pas mal de son temps, à lui, inspecteur principal. Comme des milliers d'autres serviteurs de l'ordre, Tinderbelt était censé la retrouver. L'arracher aux griffes de ravisseurs politiquement attardés. Lancer des appels au mégaphone, brandir un pistolet, une mitrailleuse. Feinter, bondir, enfoncer une porte. Les épuiser à l'occasion d'un siège interminable. Les noyer sous le son de mantras, discours de Gandhi en version originale, voire compétitions de yodles tyroliens. Contempler dédaigneusement la sortie des salopards, mains sur la nuque, grimaçants, hébétés. L'amener, elle, devant les caméras, avec l'air modeste et résolu du serviteur de la Loi. Ecartier - si peu - la foule des journalistes. Ne rien avoir à déclarer. Tout révéler en exclusivité à Bild Zeitung, Bild am Sonntag. Sa photo en première page. Le couronnement d'une carrière honorable. Sauf que, bien entendu, grands chefs et politiciens monopoliseraient les premières pages et les écrans. Dans le cas contraire, se réjouirait-il de devenir une vedette éphémère ?.. Pas évident.

Impossible. Et pourtant...

Il dépassa la jeune femme, vit son impression confirmée, fit un demi-tour laborieux avec la voiture récalcitrante. Il arriva à sa hauteur.

Si ce n'était pas Else Tintenfeder, elle lui ressemblait étonnamment.

C'était comme toucher le gros lot en se réveillant. Sans vraiment le mériter, on le sait, mais on ne va pas se plaindre pour autant.

A dix à l'heure, il roulait près d'elle. Elle ne réagissait pas, ne tournait même pas la tête. Quelle beauté, quelle tristesse en cette fille... Tinderbelt secoua la tête. Alberich, quant à lui, observait, les yeux brillants, la langue pendante, cette potentielle amie.

Tinderbelt n'allait pas escorter l'héritière en détresse jusqu'au bout de la rue, *Café Kröner-laverie automatique-alimentation turque-Imbiß à toute heure-Bild* : " *Else Tintenfeder* : la fin ?? ", et cetera.

Il poussa Alberich. Pensant qu'il voulait jouer, le chien saisit sa manche entre les dents. Tinderbelt l'envoya doucement bouler à terre et abaissa la vitre couinante de la portière droite.

- Mademoiselle...

Elle marchait toujours, repliée sur elle-même. Manifestement transie. Plus, peut-être. Choquée. Définitivement retirée du circuit. Drogée par ces fumiers ? Blessée...

- Mademoiselle ! Fraülein Tintenfeder !

Elle tressaillit. Sans s'arrêter, lui jeta un regard terrifié.

- Fraülein Tintenfeder !

Il se pencha. Le chien gagna la banquette arrière avec un jappement réprobateur.

- Fraülein! Je voudrais... je"

Le pneu droit frotta le trottoir en couinant.

Alors, cette idiote prit peur.

Curieusement courbée, elle se mit à courir. Une prise de contact sans conteste réussie.

Consterné, Tinderbelt arrêta sa voiture, s'en extirpa, se mit à courir à son tour. En une minute, il dépassa la jeune femme terrifiée et l'obligea à s'arrêter.

Livide, elle se recroquevilla. Puis se mit à le frapper, tout en criant :

- Laissez-moi, salaud ! C'est fini. Fini ! Foutez-moi la paix !

Accoutumé aux réactions désespérées, Tinderbelt para les coups, d'ailleurs peu redoutables, en prenant soin de ne pas toucher la jeune femme, ni de lui immobiliser les bras.

- Je suis... j'appartiens à la... police. Inspecteur... Tinderbelt ", lança-t-il, alors qu'elle se figeait en secouant la tête, essoufflée, épuisée.

Elle le considéra, l'air peu convaincue.

- Vous êtes de la police, vous ? !

- C'est exact ", répondit-il sobrement. Il esquissa un sourire chaleureux.

Elle eut un regard incrédule vers l'Opel :

-Avec cette bagnole pourrie ?..

Tinderbelt ne réagit pas.

Etre face à elle, c'était quelque chose. Aucune photo, aucun documentaire cent fois revu n'avait pu rendre justice à ce visage. Emouvant, intense, malgré la souffrance, la maigreur, la fatigue.

L'homme fut saisi.

" Cette bagnole pourrie "... Il n'allait pas lui raconter la Mercedes en panne, le prêt de cette voiture douteuse, ni les soucis causés par Ulrike Tinderbelt, fille du présent inspecteur, tour à tour adversaire résolue du déploiement des missiles Pershing, fan de clips tourbillonnants, adepte de musiques sombres, traînantes, angoissantes, répétitives, jouées - si l'on pouvait dire - par des êtres dont la survie semblait bien incertaine. Sa fille maintenant envolée du nid.

" C'est fou ce que mon esprit peut divaguer, ces derniers temps.
Fuir. S'évader. "

Il posa doucement la main sur le bras de la jeune femme.

- Ecoutez ", répliqua-t-il enfin, trop mollement à ses oreilles critiques, " Ce n'est pas une voiture de service. Ni la mienne d'ailleurs... Voudriez-vous...".

Et hop. A peine l'avait-il lâchée qu'elle reprenait la fuite.

Il souffla bruyamment, puis piqua un court sprint. Dopé par une irritation croissante, en grande partie dirigée contre lui-même, il rattrapa immédiatement la fugitive.

Aux abois, elle lui fit face, haletante.

Elle l'observait avec effroi, les deux mains levées, prête à se protéger.

Son regard exprimait épuisement, résignation, détestation.

Tinderbelt sourit maladroitement. Il sortit lentement sa carte professionnelle. Le document étant accompagné d'un préservatif sous emballage transparent qui tomba avec un petit bruit sec, l'impact officiel fut moindre qu'il ne l'eût souhaité.

Toujours sur la défensive, corps ramassé, un sourire dubitatif aux lèvres, la jeune femme le regardait avec acuité :

- Alors, c'est vous, la cavalerie. Vous me recherchez...

- Tout le monde vous recherche. En fait, j'allais à mon boulot, et je vous ai aperçue...

Tout en parlant, racontant n'importe quoi, il la ramenait doucement vers la voiture. Elle se laissait faire. Parfois, se crispait, se contractait.

- Vous êtes blessée ?

- Pas plus qu'une autre.

Soudain, elle pivota, se planta face à lui.

Ce regard gris-bleu, ces traits tirés. Fasciné, Tinderbelt cligna des yeux.

- Et bien, vous avez retrouvé la riche héritière. Vous allez être célèbre. Happy end, champagne, micros, caméras. Et ainsi de suite...

Elle se mit à rire faussement, puis toussa longuement.

- J'ai froid," ajouta-t-elle, "J'ai froid, Commissaire. "

- Inspecteur principal, en fait...

- Inspecteur... Commandant... Lieutenant... Je croyais que l'hiver était fini. Quel jour sommes-nous ?

- Le six mars, non, le cinq.

Le regard de la jeune femme errait à nouveau. Ses cheveux clairs vaguaient au gré des rafales de vent.

Durcies par le froid, les pointes de ses seins menus se dressaient sous le pull ténu.

Oui, elle était belle. Redoutablement plus belle que sur les photos.

Terriblement égarée, aussi. Épuisée.

Ils reprirent leur progression.

Elle semblait confiante. Ou indifférente. Comment savoir ?

Enfin, elle était là.

Un camion-poubelle passa. Le chauffeur turc leur jeta un regard intrigué. D'où sortaient ce grand type et cette femme si jeune dans ce quartier en perdition ? Ah ! Il la faisait monter dans sa voiture... C'était une traînée, alors ? Et lui, un maniaque sexuel... Ou un père qui récupérait sa fille dévoyée ? Le chauffeur hocha la tête. Il aurait fait beau voir sa fille à lui se balader à cette heure dans un endroit pareil ! Il ne pouvait même pas l'imaginer...

L'héritière Tintenfeder, quant à elle, savourait le café versé de la thermos de Tinderbelt, ainsi que la chaleur déversée avec réticence par un système de chauffage vibrant et bruyant.

Bien calée contre le siège, une main posée sur son ventre, elle buvait à petites gorgées le breuvage réconfortant, odorant.

Destiné à la tromper, l'amadouer ?

Lasse, résignée, les yeux dans le vague, elle murmura :
- Vous n'allez pas... me tabasser... me violer ?

Atterré, son compagnon se tourna vivement vers elle :
- Mais absolument pas ! Vous... vous ne croyez pas cela, j'espère ?!
Elle l'observa, plongea son regard dans le sien, puis baissa la tête :
- Non... Non, je ne pense pas que vous me vouliez du mal.

En fait, elle se sentait plutôt en confiance avec cet homme timide, ce chien bizarre. Un si petit clebs pour un type si costaud...

Son voisin avait tenté un appel sur son talkie, le temps de constater qu'il était à court de batterie. Haussant les épaules, il l'avait calmement remis dans la boîte à gants. Depuis, il demeurait muet. Observait sa passagère de temps à autre. Très souvent, en fait. Avec cette attention intense, embarrassée, qu'elle suscitait constamment, immanquablement... avant.

" Bien aimable à lui de me mater, avec la tronche de décalquée que je dois me payer, mon doux parfum de crasse et de sueur, mes fringues dégueulasses... Oh, et puis, qu'est-ce que j'en ai à faire ? "

" Qu'il roule et roule encore dans des quartiers déserts.
Qu'il traverse les villes, les frontières, la galaxie.
Qu'il me regarde, si ça l'amuse, mais qu'il me laisse en paix.
Sans que j'aie à m'expliquer.
Me justifier.
Qu'il, que l'on m'ignore désormais. "

Elle but une autre gorgée, la savoura lentement.

Un café.

Un simple café.

Ce café amer, à l'arôme puissant, la réchauffait, lui redonnait courage, envie de vivre.

Une sensation libre. Tout simplement.

Encore une fois, elle ferma les yeux, retint ses larmes.

Tinderbelt alluma une Philip Morris, lui en offrit une.

Elle la prit mais refusa de l'allumer à celle de son chauffeur. Attendit que l'allumecigare indolent s'embrace à nouveau.

Avala une longue, longue bouffée.

Et toussa. Une implacable et déchirante quinte de toux.

Il lui jeta un regard inquiet.

Non, ce n'était pas un prédateur...

Alors, elle se laissa aller, sourit dans le vague, écrasa la cigarette dans le cendrier rouillé.

- Vous n'avez pas la radio dans votre...

- Poubelle ?

Elle rit, d'un long rire clair qui la surprit elle-même. Tinderbelt lui lança un regard furtivement complice.

- Non, ce n'est pas ce que je voulais dire...

Elle réfléchit, prit une profonde inspiration, puis parla rapidement, d'une voix à peine audible :

- Vous savez, je ne suis pas pressée de rentrer dans tout ce cirque... la presse... la télé... les questions de vos collègues, ainsi de suite.

- Et votre famille ?

Elle se tourna vers lui, le regarda, troublée :

- Ma famille... C'est vrai...

Elle reporta son attention sur la rue, posa la tasse en plastique. Ferma les yeux, respira fort, les rouvrit, souffla, secoua la tête, murmura : " Rüdi... "

- Votre frère ...

- Mon grand frère, oui... Oh, j'ai tellement envie de le revoir. Mon père, aussi. Mais pas tout de suite. Pas ainsi, dans cet état... Vous pouvez comprendre ?

- Vous voulez faire une pause, c'est cela ?

- Exact. Si vous pouvez patienter, avant la gloire. Votre gloire....

- Elle peut attendre ...

Il réfléchit.

Hocha la tête.

- Je peux vous emmener chez des amis qui tiennent un café, non loin d'ici. Pour vous reposer, manger, vous changer, peut-être. Je téléphonerai de là-bas.

- Merci. C'est sympa.

Elle lui sourit. Un éclair bref, mais vrai, qui alla droit au cœur de l'homme songeur.

Il remarqua alors la cicatrice sur sa tempe.

Lança, doucement :

- Ca, c'est ?.. "

Regard à nouveau paniqué, elle se tourna vivement vers lui, adossée à la portière.

Tinderbelt fit un geste vague : laissez tomber.

Pour l'instant.

Pour toujours, sans doute.

En fait, il ne ressentait aucune impatience à ramener triomphalement l'héritière Tintenfender à sa famille, ou au commissariat, sous les regards faussement compassionnels des tribus médiatiques et politiques.

- C'est drôle que vous ayez un chien comme ça.

Tinderbelt abaissa son regard : Alberich s'était glissé entre les deux sièges et flairait la passagère avec sympathie.

- Ce n'est pas vraiment mon chien.

- Pas votre chien ? Mais, rien n'est à vous, alors...

- En fait, c'est le chien de ma fille. " Un silence. " Enfin, maintenant, c'est le mien, je suppose ".

Les rues se peuplaient de rares passants. Tinderbelt se surprit à souhaiter qu'aucun d'entre eux ne reconnaisse la surmédiatisée Else Tintenfeder, et ne mette ainsi fin à cette promenade buissonnière.

Il y avait du changement dans l'air.

Pourtant, il avait intérêt à téléphoner au plus vite, s'il ne voulait pas se retrouver submergé par une marée de *Sturmtruppen* surexcités, incluant un ou deux tireurs d'élite soucieux de passer à la pratique et de justifier ainsi les généreux salaires versés à temps plein par le Land, l'Etat fédéral, ou Dieu sait qui. Sans parler de la prime de risque et des points retraite supplémentaires.

Mais les arpenteurs de trottoirs matinaux marchaient tête baissée
ou semblaient lire dans le ciel blême
quelque équation peu passionnante à déchiffrer.

Else demeurait silencieuse.

La fatigue.

La fatigue la submergeait, s'insinuait en elle en vagues duveteuses.

Angoisse, froid, faim et douleur, les digues qui l'avaient contenue jusque-là venaient de se rompre.

La fatigue accentuait un siège insidieux, emportait ses ultimes défenses envahissait la moindre des voies, la plus minime avenue de son corps et de son esprit. Seules les crispations aiguës, régulières, nées de son ventre la maintenaient éveillées.

Elle se glissa autant que possible le long du siège.

Les quelques paroles qu'ils avaient échangées lui avaient fait un bien immense. Ce n'était pas grand-chose, une banalité pour celles et ceux qui marchaient sans hâte autour d'eux.

Pour elle, un grand luxe, une liberté inespérée.

Elle rouvrit les yeux. Le monde normal. Laid. Quotidien.
Elle y lisait des vies sans perspectives, au déroulement immuable.
Des gens quelconques, au budget serré, extraits tôt le matin d'un lit sans passion,
pour rejoindre un travail sans intérêt.

" Tout le contraire de moi. Du moi que j'étais avant ".

- Comment ils vivent ? Est-ce qu'ils battent leurs femmes, est-ce qu'elles doivent leur obéir ?
- Pardon ?", s'effraya Tinderbelt.
- Oh, rien...

Une nouvelle vague de douleur plia Else en deux.

- Si vous voyez une pharmacie...

Il la regarda, soucieux.

- Vous souffrez ?
 - Un peu. Rien de grave. On dirait que la Nature reprend ses droits. Au mauvais moment.... ah.... Comme... toujours.
- " Je vois ", fit Tinderbelt, qui ne voyait pas grand-chose.
Puis vit. Et, à sa grande surprise, rougit.

La jeune femme fronça les sourcils, se crispa à nouveau.

" Au creux de ma douleur,
au sein de ma respiration bloquée,
mes larmes tapies,
mon envie d'exploser,
ma fatigue, mes pensées enchevêtrées,
l'air que je respire, même pollué,
est libre.
Mais je ne sais qu'en faire.
Pour l'instant.

Tous comptes faits,
la vie n'est pas un conte de fées.

Et nul ne marche à mes côtés. "

Sursaut. Le chien, sa langue râpeuse sur ma joue.
Salut.
Oui, j'aime les animaux.
Et ils m'aiment.
Pour peu que cela importe.
Enfin, tu ne sens pas trop le chien, c'est déjà cela.

Languide. Indifférente.
Souffrant ce ventre, ces plaies invisibles.
Mes bourreaux me manquent ?
Syndrome de je ne sais plus où. Un pays froid.

Et mon... sauveur...
Pas très bavard.
Songeur.

C'est bien, aussi, qu'il se taise.
Qu'il n'ait pas besoin de parler pour se sentir à l'aise avec moi.

Enfin, je crois.

3 - Flow my tears

"Dem treuer Freund", Imbiss, schnaps, cafe...

Tinderbelt coupa le contact.

- Voilà, nous pouvons faire une pause ici.

Ses peurs soudain ranimées, la jeune femme observait les maisons paisibles, le petit café aux vitres embuées.

Les mains posées sur le volant, son compagnon sourit :

- Mon amie Hilda s'occupera bien de vous. C'est la femme la plus gentille que je connaisse.

Mais tu ne descends pas.

Tu me regardes.

Avec insistance, dirais-je.

Tu n'es pas mon premier regard,
tu ne m'impressionnes pas.

Tu réfléchis à nouveau.

Décide-toi.

Ca caille, dans ta... voiture.

Tu descends.

Moi aussi. Prudemment.

Marcher est devenu si douloureux.

Tiens, nous ne passons pas par le bistrot, mais par la porte
à côté.

Un couloir, un escalier étroit au fond...

Hola. Où tu m'emmènes ?

Tu souris encore, oui, d'accord...

Je sens le chien en attente près de moi. Puis il avance dans le couloir.

S'arrête. Tourne la tête vers moi.

Bon. Je dois pouvoir faire confiance au chien...

De hautes marches, une rampe en bois. Ca sent le propre, le confortable.

En haut, une *Hausfrau* rousse, bien en chair, l'air sympa.

Grüß Gott.
Bonjour.

Oui. C'est moi.
L'héritière.
L'otage.
L'objet.

Celle qui devait rester nue, debout dans une pièce glaciale,
quand elle n'avait pas été "sage".
Mais vous l'ignorez.

Là, je suis juste un peu pliée en deux.

Ah, un sourire.
Vous me prenez en main.
Deux Mogadon ?
Bien vu.
Des tampons hygiéniques ?
Cela peut être utile.
Une douche, un bain ?
Oh, volontiers.
Les vêtements de votre fille. Ses photos au mur.
Brune, sportive, jolie.
Normale.
Pas kidnappable.
Pas humiliable.

Excusez-moi si je ne manifeste pas plus de reconnaissance, mais le premier pas est dur à franchir,
digue dangereuse à passer, on peut glisser, sombrer, y laisser sa peau.
Alors, j'avance pas à pas. Mais... en équilibre.
Sur un fil, vous savez, les pieds qui glissent l'un devant l'autre,
les bras écartés.
Et la foule, la foule qui attend la chute fatale, l'écrasement final, les yeux brillants, bouches bées.

Pardon ?
Ah, vous me tendez le shampoing, vous me guidez.
Vous me laissez avec une promesse de bon café.

" Oh, du thé, s'il vous plaît. "
L'éducation, toujours...
au galop.

" Oui, un thé... bien sucré.
Merci. "

Les toilettes, d'abord.
Au moment où j'en ai terriblement besoin,
et non à l'heure exacte que l'on m'a assignée pour cela.
Des toilettes pimpantes, chauffées, parfumées, cela existe donc...

Une libération douloureuse de mon corps, replié... dans les senteurs de...
jasmin ? Vétiver ?
Complètement exotique.

La salle de bains, vaste, impeccablement rangée.
Parfums d'eau, de sels de bains.
Longue baignoire, une douche, cabine vitrée.
Des serviettes blanches, épaisses.
Douce sur la peau de la fille à la tronche ravagée, aux cheveux trop longs,
dégueulasses, qui s'observe, consternée, dans la longue glace.

Adieu à ces vêtements visqueux, crasseux.

L'eau chaude. Si chaude.
Déferle. Me submerge.
Oh, l'eau chaude brasse mon ventre, le masse et l'apaise.
Je peux enfin respirer.
Ouvrir les yeux rien qu'un instant, fixer le vitrage poli, dépoli, que sais-je.
Les fermer. Inspirer. Les rouvrir. Souffler.
J'espère que vous avez l'eau chaude à volonté. Parce que je ne vais pas la
couper de sitôt.

Capricieuse, on vous dit.
Capricieuse, ils disaient.
Et hop, privée d'habits. Exposées à leurs regards. Même pas à leur désir. A leur mépris.

On t'aura quand on veut, si on veut.
Et hop, la ceinture s'abat,
mains croisées sur la nuque, je dois rester immobile, retenir mes cris.
Frémir sous chaque impact, me vider de tout respect pour moi-même.
Non loin de moi, la fille se tait, les yeux baissés, ne veut pas me regarder.

Pas besoin de me sauter pour me baiser.
Totalemt soumise, je suis niée.

Stop !
Stop.
C'est du
passé.
Dépassé.

Je déclare les joutes nautiques ouvertes.
Et coulent les flots, et roulent mes doigts dans ma chevelure mousseuse.
Ruissent mes larmes mêlées à l'eau...
Et se vide mon corps de ce ruisseau écarlate... nul enfant ne viendra
maintenant, Dieu soit loué....

Sous les vagues vagues chaudes,
je dis " vagues ",
je divague.

Je revis, je peux enfin
pleurer.
Muette proclamation de ma liberté retrouvée,
celle de rire, de souffrir
et de jouir sans que nul
ne puisse
s'y opposer.

Else Tintenfeder renaît dans un flot d'eau,
de sang et de larmes.
Qu'il purifie son âme.
Amen.

Ils disaient toujours :

" morgen "

Demain.

Demain, la rançon arrivera, nous n'augmenterons plus nos exigences à chaque contact.

Nous estimerons que les médias ont assez parlé de toi, de ce non-toi, de ta " disparition ".

Qu'ils se sont suffisamment gavés de tes Polaroids pitoyables,

le *Bild* du jour entre les mains,

cheveux en bataille,

regard inexpressif,

terne, faussement indifférent,

celui des filles

quand elles posent, obligées,

quand elles ne peuvent exister

que comme

on le leur a ordonné.

morgen.

Avant, une promesse.

Qu'ils m'ont confisquée

pour y substituer le vide,

la peur.

Au fond de moi,

je suis forte.

Je leur survivrai,

mais ...

morgen.

Pendant que je démêle mes cheveux délicieusement
souples,
la dame pose un plateau sur la table.

Thé, toasts, fromage, confiture de cassis, Bratwurst.
Un vrai festin.

Elle est si gentille.
Les larmes montent à nouveau en moi.
Je lui souris.

C'est bon de sourire. De voir quelqu'un vous sourire.

Les habits de sa fille me vont, enfin, c'est plutôt court,
ça flotte un peu, pas mal, en fait.
Mais c'est beau, propre... parfait.
Une photo d'elle, près de moi.
Souriante, avec un grand type blond.

" Elle est en Namibie ".

Namibie.

Afrique, mon refuge.

Je ferme les yeux, les bruits et les parfums du Pays Dogon
montent en moi.

Ma patrie lointaine, chaude, tumultueuse revient en mon corps,
en mon esprit.

Je craque.

Deux mains prennent les miennes, douces... maternelles - pour ce que j'en
sais -.

Je les laisse faire, me communiquer le réconfort,
essuyer ma bouche,
placer les mots sur la touche.

La dame me serre tout contre elle,
ce que ma mère n'a jamais su faire,
et je me laisse aller contre son corps solide
chaleur, senteur d'eau de rose, douceur.

Yeux fermés, bras croisés,
je laisse mes larmes déferler.

Une accalmie, enfin.

Je sens une présence.
J'ouvre les yeux.
Comment il s'appelle...
mon sauveteur est là.

Grand, grave, les traits marqués,
il me regarde, encore.

Alors, il va se décider à le composer, ce numéro
qui fera de lui un héros ?
Non ? Tant mieux.
Je ferme les yeux.

La dame caresse mes cheveux.
Comme c'est bon.

" Julius ", fait-elle.
"Il faut..."

Il se tourne vers nous.

Va faire une proclamation :
" J'ai passé des années à me conformer à des comportements qui
m'échappaient, me dépassaient.
Maintenant, parvenu au faite de ma vie,
je l'affirme,
je ne remettrai cette fille de riches, ce longiligne cliché, ni à ses parents, ni
aux autorités.
Je l'emmènerai avec moi dans une forêt profonde, si loin que nul jamais
plus n'en entendra parler ".

Joueur de flûte de Hameln ?
Je m'embrouille...

En fait, le preux chevalier s'assoit, ou plutôt s'affale dans un fauteuil, une tasse de café à la main.

D'une voix basse, à peine audible, il demande :

- Ca va ?

Je hoche la tête, esquisse un sourire.

Il sourit à son tour. Des lèvres et des yeux. Comme mon père, lorsque je me suis réveillée après l'accident de ski.

Un sourire grave, né d'une affection profonde.

Qui, un instant, me fait chaud au cœur.

Il boit une gorgée, tranquille.

La dame et moi le regardons, l'observons.

Cela n'a pas l'air de le troubler.

Il pose la tasse sur une petite table, tourne brièvement la tête vers la fenêtre. Soupire.

Lentement, son regard revient à moi :

- Alors, que faisons-nous ?

Plus décidé qu'interrogateur.

Sans hésiter,
sans réfléchir,
je réponds : "Partons. "

Toujours grave, il acquiesce. Se lève.

- Julius ", fait la dame. " Julius ".

Julius ?..

4 – Soul kitchen

Rentré chez lui, Tinderbelt avait guidé Else jusqu'à la chambre de sa fille, qui portait les traces d'une adolescence convenablement révoltée, sublimée dans les posters de groupes new wave, dark wave, métal ou gothiques.

Oubliés dans un coin, un éléphant en peluche rose, la photo pâlie d'une petite fille avec un gros chien noir. Compagnons délaissés d'une gamine heureuse qui riait souvent, avant de se coltiner de rudes épreuves, surmonter la mort soudaine de sa mère, déterminer qui elle pourrait bien être dans la vie.

Avec une intense délectation, Else s'était glissée dans le lit, vêtue d'un large T-shirt vantant les mérites de *l'Oktoberfest, München, 1984*, remis par son hôte en même temps qu'un calmant.

Plus tard, il avait frappé, attendu sa réponse, entr'ouvert la porte :

- J'ai beaucoup à faire aujourd'hui. J'ai laissé sur la table de la cuisine les numéros où vous pourrez me joindre... C'est un quartier calme... Reposez-vous. Dormez bien.

Très discret pour un prince charmant - un peu âgé, peut-être, il s'était éclipsé après un regard long et pénétrant. Comme s'il voulait graver cette vision en lui.

Submergée par la fatigue, la jeune femme savoura ce silence, cette liberté retrouvée, la protection que cet inconnu lui offrait, qu'elle ne songeait nullement à refuser. Nul ne viendrait la surveiller, ne parlerait ou ne marcherait dans la pièce voisine, n'ouvrirait brusquement la porte. Plus d'injonctions, de questions, de compte à rendre, simplement se laisser porter... Enfin, elle pouvait se relâcher, clore l'épuisante vigilance qui la dévorait depuis des mois.

Elle se sentait bien.

Au chaud.

En sécurité.

Demain - morgen - ou après-demain, nous partirons, avait-il dit.
Pourquoi pas ?

Elle s'agita un peu, savourant le moelleux du lit, l'odeur de lavande, le silence, puis sombra littéralement dans le sommeil. Avec une volupté qu'elle n'avait pas connue depuis une éternité, un lâche, un opportun abandon de tout son être, son ventre seul faisant bande à part. Elle se livrait à ce moment tant attendu, tant rêvé, où la paix règnerait en elle, où ses pensées noires, ses pensées tourmentées se figeraient, s'effaceraient.

Son esprit épuisé, son jeune corps meurtri aspiraient à ce repos total, à cette reconquête de leur vie, de leur énergie.

Elle dormit nichée sous la couette. Seuls émergeaient un fragment de son visage, quelques mèches de ses cheveux dorés.

Les heures coulaient, paisibles, au rythme sourd de l'horloge d'une église voisine. C'aurait pu être une journée de son enfance, quand, malade, elle somnolait des heures entières dans un univers familier, familial, cotonneux. De temps à autre, une voiture vrombissait, une femme appelait, un enfant riait, des pas lointains résonnaient. Echos d'un quartier tranquille, d'une civilisation apaisée.

Rien qui pût la troubler, l'inquiéter, l'alarmer.

Elle bougeait parfois, voluptueusement, puis se laissait filer dans les allées sans fin du sommeil. Un cauchemar, un moment, la fit frémir... la menace, derrière ce mur, puis celui-ci, puis derrière cette porte, et elle qui se traînait, lente, douloureuse, sans pouvoir y échapper. Elle se dressa, hurlante, haletante, considéra de ses yeux embués la chambre étrangère, puis se rendormit aussitôt.

Et la journée coula, s'écoula, protectrice, réparatrice.

Comme un souffle bienfaisant,
une eau délicatement parfumée douce à l'esprit,
à la peau.

Tinderbelt rentra tard, chargé de victuailles et d'une bouteille de champagne, du vrai.

Else émergeait à peine. Nimbée de sommeil, elle vint le rejoindre dans la cuisine, la robe de chambre d'Ulrike passée sur l'ample tee-shirt.

Lorsqu'il la vit, un vertige s'empara de son hôte.

A combien d'années, de longues années en arrière, fut-il ramené.
Emotion, confusion, nostalgie, tant de sentiments puissants l'envahirent.

" Je ne peux y croire ",
instillait en lui son esprit chaviré.

- Eh bien... " murmura-t-il.

Ce fut tout ce qu'il put émettre. La jeune femme aux cheveux ébouriffés venait vers lui et lui posait deux bises, une sur chaque joue, à la française.

- Eh bien... ", répéta l'hôte de ces lieux troublés.

- Eh bien ?", fit-elle, tout en bâillant derrière sa main, " Oh, pardon. J'ai bien dormi. Magnifiquement dormi. C'était un beau cadeau. Un superbe cadeau. Merci.
"

Puis ses yeux s'arrondirent, pétillèrent en apercevant la bouteille :

- *Veuve Clicquot* ?! C'est pour fêter ma... libération ?

A deux doigts du knock-out, Tinderbelt se contenta de hocher la tête.

- Merci", dit-elle, "merci". Et de lui recoller deux bises en passant furtivement les bras autour de son cou. Son parfum de sommeil et de femme envahit l'homme saisi.

Souriante, Else recula doucement, ramenant soigneusement la robe de chambre sur ses longues jambes.

- Je... je vais mettre la... la bouteille au ré... au frais ", balbutia-t-il, abasourdi.

Un claquement de griffes annonça l'arrivée d'Alberich. La jeune femme s'accroupit pour le caresser. De ce fait, le mince peignoir bailla légèrement, révélant le tee-shirt tendu sur la menue poitrine haut plantée.

Tinderbelt claqua la porte du réfrigérateur. Puis il s'activa à la préparation du dîner. Plus exactement, il pensa qu'il devait s'activer, tout en contemplant le tableau qui s'offrait à lui.

Naturelle, envoûtante, évidente, cette présence féminine l'envahissait, occupait chaque parcelle de son espace, de son esprit.

5 - Autobahn

Le bitume mouillé filait sous les roues du 4X4 gris métallisé.

Elle se regarda une nouvelle fois dans la glace du pare-soleil. Brune, non, carrément noire de cheveux. Coupés courts, en une masse compacte, puis teints par une coiffeuse qui avait fait un discret passage à l'appartement.

- Changement de look, ça c'est sûr... J'ai l'air plus maigre encore", songea-t-elle.

Elle tenait à la main les petites lunettes rondes censées parachever cette transformation.

Le tout-terrain confortable flottait dans un crépuscule en demi-teintes rougeâtres, terreuses. La jeune femme avait plaisanté lorsqu'elle avait rejoint le véhicule flambant neuf près de la gare :

- C'est autre chose que l'Opel !

Il avait approuvé. La voir joyeuse le rendait heureux. Même s'il jetait de fréquents regards alentour.

- Montez.

Elle s'était hissée, souple, gracieuse, et il avait eu un instant la vision de celle qu'elle était quelques mois plus tôt.

Elle portait un sac léger, quelques affaires.

" Rien à voir avec son train de vie passé ", songea-t-il.

- Tu viens de l'acheter, cet engin ?

- Non, jamais de la vie! J'ai rendu un service à un type, mi-garagiste, mi-tout ce qu'on veut, il y a huit ans. Il se souvenait de cette dette, et voilà. Un prêt illimité...

- Corruption, inspecteur ?..

Oh là, ce regard. Sourcilleux sur son honneur, Julius Tinderbelt.

" Julius "... Tssss.

- Pas du tout. Il avait été accusé d'un trafic qui pouvait le faire plonger pour plusieurs années. C'était faux. Pour une fois, ce n'était pas lui, mais c'était tellement commode de lui coller ça. Alors, je me suis décarcassé pour trouver le vrai coupable, et voilà...

Elle approuva d'un geste insouciant. Puis songeuse, mais paisible :

- Où allons-nous ?

Il posa sa main droite sur la sienne, sans rien dire.
-Tu n'es pas obligé de me répondre", fit-elle, sincère.

A ce "tu", il frémit. Se tourna vers elle :
- Loin de tout. La montagne, cela te dit ?
Elle hocha la tête.

Son compagnon jeta un regard attentif sur le rétroviseur, puis se tourna vers elle.

Tu n'es pas mon premier regard,
loin de là,
mais le tien me touche,
je crois.
J'ai confiance en toi,
j'ignore pourquoi,
Parce que tu passais là,
quand j'errai,
torturée, glacée ...
Tu ne m'as pas regardée
comme une médiatique
curiosité, ni avidement
questionnée,
mais traitée en femme égarée, simplement.
Ce que j'étais,
et comment !

Elle se rapprocha de lui.
- C'est la clandestinité, alors ?

Il réfléchit. Pas le genre à dire n'importe quoi.
- Et bien... tu n'as pas été amenée à l'Hôtel de police, tu as été détournée du droit chemin par un fonctionnaire assermenté, tu t'es teint les cheveux, tu as fait tes achats dans un quartier perdu, plus turc qu'allemand, et te voilà sur une autoroute inconnue...

- Nous fuyons ?

Le silence, encore. Derrière, Alberich grogna dans son sommeil.

Enfin, la réponse tomba, souriante :

- Oui.

Il n'y avait plus grand-chose à ajouter.

Ils se regardèrent.

Leurs mains se trouvèrent.

- Je peux fumer ? ", demanda-t-il.

- Bien sûr. Donne m'en une...

Elle entrouvrit sa vitre.

Ils avançaient. Elle ignorait vers quoi.

Et alors ?

Elle fit coulisser le fauteuil, s'installa confortablement. Peu après, toussa, jeta sa cigarette au dehors, remonta la vitre, et dit :

- C'est incroyable, je vais encore m'endormir, si je ne résiste pas.

- Pourquoi résister ?

- Je ne suis pas comme cela, d'habitude. Vraiment pas.

- Il n'y a plus d'habitude.

Elle hocha la tête, se rapprocha de lui, l'embrassa dans le cou, puis monta le chauffage, se lova sur le siège, et s'assoupit aussitôt.

Tinderbelt la regardait fréquemment...

Impossible.

Elle ne pouvait être là, si proche de lui.

Et si, pourtant.

Ils fuyaient,

pas la même vie, pas les mêmes fantômes.

Mais ils fuyaient.

Elle avait accepté, presque immédiatement.

Incredible, cet accord scellé dès qu'elle s'était assise dans l'Opel... enfin, il le pensait.

Elle aurait pu être sa fille. A l'aise...
Ah, qu'était-elle, au juste ? En elle-même ? Pour lui ?
Difficile à dire ...

Tu rêves, tu rêves, tu rêves.
Mais non, tu roules et elle dort près de toi,
vous voguez ensemble, tu sais vers où,
que vouloir de plus ?

Atterris-donc, Tinderbelt. Une fille comme elle, accoutumée à des
hommes beaux, friqués, spirituels... prestigieux. A une vie facile,
si facile, où tout coule en abondance, où chaque jour est
un caprice nouveau.

Non, non, mais non... Tu déprimes, tu n'y crois pas, comme d'habitude...

Elle est avec toi,
elle est... avec toi.
Et, tu le souhaites vraiment, tu le penses avec force, avec rage, avec
conviction, au plus profond de toi...
jusqu'à ce que la mort vous sépare.

Tu l'as rencontrée,
la femme de tes rêves, de tes désirs les plus déchirants.
Jeune, regard intense, au corps allongé, caressant,
chaleureuse, gracieuse,
touchante, vibrante, troublante évidence.

Et cela ne va pas s'arrêter là.
Pas finir maintenant.
Tant que tu pourras l'éviter.

Tu as cinquante ans et quelque,
et elle... vingt-six ?
Tu ne la connais pas, si peu,
tu l'as à peine touchée
du bout des doigts,
vous êtes en fuite,
mais, c'est sûr,
si cela ne tient qu'à toi,
seule la mort vous séparera.

Else s'éveilla un instant.

Entre ses paupières lourdes, elle observa son compagnon, à la fois serein et concentré.

Le ronronnement du moteur, le chuintement des pneus la berçaient.

Elle se sentait au chaud, en sécurité. Comme dans son enfance.

" Jour après jour, nuit après nuit,
ils ont insinué, instillé la honte,
la terreur
en moi,
au creux de moi.
Avec toi, peut-être j'arriverai à
l'oublier,
la contourner,
la maîtriser.
Qui sait ?.. "

Et elle se rendormit.

Tinderbelt doubla une file de voitures qui se traînaient, écrasa sa cigarette.
Pas besoin de tourner le bouton de la radio, de s'entourer de voix, de musique.

Tu n'es plus seul,
cette femme est là, à tes côtés.

Ton univers est enclos ici,
et c'est très bien ainsi.

6 - Nocturne

Ils avaient améri dans une chambre à deux lits, nichée dans le dernier carré d'un centre-ville historique, miraculeusement épargné.
Maintenant calme, paisible. Figé. Disneysé.

Tinderbelt rentra dans la chambre, accompagné d'Alberich, qu'il était allé promener. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre qui donnait sur une cour silencieuse, avec quelques arbres en pot, des tables, des chaises abritées sous une bâche transparente.

Lorsqu'il se retourna, Else sortait de la salle de bains, de la douche où elle avait passé un sacré bout de temps, lui semblait-il. Elle avançait, rêveuse, ses cheveux noirs humides, drapée d'un peignoir blanc. Vint près de lui.

- Tu as vu ? Ca doit être sympa, le petit-déjeuner, en été.

Il approuva.

Mais ce n'était pas l'été, à peine le printemps.

Frémissant, il la regarda droit dans les yeux. C'était ahurissant, l'effet que cette femme lui faisait, l'irrésistible emprise qu'elle avait sur lui. Sans dire un mot. Sans faire un geste.

Elle lut tout cela dans son regard.

Désolée de ne pouvoir donner, juste recevoir, elle eut honte, et celle-ci se mêla à toutes les hontes nées de ces jours forcés. Un moment, elle se sentit vide, désemparée, puis il la prit dans ses bras, et elle se laissa aller.

Elle murmura " Pardon ". Peut-être ne comprit-il pas. En tout cas, il ne quémarda aucune explication. Les interrogatoires, les " pourquoi ? ", " quand ? ", " comment ? " appartenaient au passé.

C'était lui qui conduisait, mais, en vérité, la présence d'Else le guidait.

En suivant leur route, il suivait ses traces à elle.

Du petit réfrigérateur il sortit une mignonette de cognac, une bière pour elle. " Ca fait longtemps ", dit-elle. " J'aimerais pouvoir en dire autant ", plaisanta-t-il.

Il se sentait bien. Bien et traqué à la fois, par les forces officielles ou non qui ne manqueraient pas de se mettre sur leur piste, à un moment ou l'autre.

Mais il avait saisi sa chance. Pour une fois.

Il était temps. De toute manière, sa fille avait quitté le foyer paternel depuis trois ans. Elle percevait une rente mensuelle, en principe pour des études d'architecture, mais allez savoir. Elle vivait à Berlin, dans la bulle culturelle et marginale de l'Ouest, enchâssée dans l'Est grisâtre. Ils se voyaient deux ou trois fois par an, se téléphonaient de temps à autre. Ils s'aimaient à leur façon, mais elle avait eu besoin de ... de quoi, il n'en savait rien. Sans doute aurait-il pu faire plus pour elle, avant. Démissionner à la mort de sa femme, trouver un boulot dans la sécurité ou autre, avec des horaires réguliers. Pourquoi ne l'avait-il pas fait ?.. Trop longtemps, il avait suivi cette trame, traqué les délinquants divers et variés, écrêté les variations d'objectifs et d'humeur de sa hiérarchie, sans être autrement convaincu des résultats. Trop tard pour y penser... A présent, il était officiellement en congé maladie. Tout était prévu pour le prolonger en temps et heure. "Tu es un bon organisateur, Tinderbelt", songea-t-il, "C'est déjà cela...".

Elle passa une main légère sur le visage de l'homme plongé dans ses pensées, puis se dirigea vers le lit proche de la fenêtre :

- Je peux prendre celui-là ?

Il approuva distraitement. Elle tira le rideau de velours bordeaux.

Son compagnon se détourna quand le peignoir tomba, car il ignorait ce qu'elle avait dû subir, ce qu'elle pouvait supporter d'un homme en ce moment précis.

Elle se glissa prestement sous la couette, s'étira, soupira.

Il déplaça un petit fauteuil et alla s'asseoir près d'elle, allongée.

- Tu veux que je conduise, demain ?", murmura-t-elle.

Il ne répondit pas, avança doucement sa main.

Affleurement,
course d'une feuille poussée à la surface de l'eau par le vent,
il caressa imperceptiblement le visage, le cou, la naissance de l'épaule
de la jeune femme.

D'abord, elle ouvrit grands les yeux, retint sa respiration, se raidit. Puis elle se libéra, se laissa aller. Soigneusement couverte, elle se tourna sur le côté, vers lui, soupira.

Sa main se posa sur celle de l'homme, qu'elle parcourut doucement.

Leurs mains jouèrent ainsi un ballet envoûtant, envoûté, par lequel passait ce qu'ils ressentaient.

Quand elle se fût assoupie, Tinderbelt prit à son tour une douche, évita le test du miroir et se coucha.

En pleine nuit, les hurlements d'Elle le tirèrent brusquement du sommeil.

" Non ! Non ! Non ! "

Il alluma, calma le chien qui aboyait, affolé,
puis rejoignit la jeune femme palpitante, essoufflée.

Haletante, les yeux hagards, elle se tenait dressée dans son lit.

Elle cria encore une fois " Non! ", s'accrocha avec une force désespérée,
insoupçonnée, au T-shirt qu'il portait, puis se relâcha brusquement, retomba sur le lit, ses longues jambes exposées au regard.

Doucement, il tira la couette sur elle.

Elle cligna des yeux :

- Eteins... S'il-te-plaît, éteins !

Il obéit.

On frappait au-dessus d'eux.

Elle pleurait maintenant, profondément, de manière déchirante, sans pouvoir s'arrêter, se contrôler.

Il se sentait impuissant, épuisé.

Au bout d'un long moment, elle se rapprocha de lui.

Il mit sa tête contre la sienne, prit doucement sa main.

Ils parlèrent, chuchotèrent longuement.

Le sens des mots, alors, importait peu.

Quand elle se fut rendormie, il regagna son lit.

Au matin, alors que l'hôtel s'animait, un souffle, une présence le fit s'éveiller. Soulevant la couette, elle nichait son long corps contre le sien.

Son parfum, sa chaleur chavirèrent, enivrèrent l'homme saisi.

Il parcourut lentement son corps, en découvrant délicatement, subtilement, chaque creux, chaque courbe.

Paisible, attentive, elle demeurait tout contre lui, sur le côté, bras rassemblés sur sa poitrine.

Les yeux ouverts,
s'imprégnait, se revivifiait de sa tendresse,
de ses caresses impalpables.

Respirant paisiblement,
elle laissait son corps et son esprit s'ouvrir à nouveau
à l'échange, au toucher, à la vie.

Son compagnon s'émerveillait de la douceur ferme, de l'harmonie de son corps. De la confiance qu'elle lui manifestait.

Un long moment passa ainsi.

Puis elle soupira, planta un furtif baiser sur les lèvres de l'homme surpris, se renversa sur le dos, rieuse :

- Hou ! Il est vraiment étroit, ce lit...

Elle se tourna vers la fenêtre aux rideaux tirés, rendus translucides par la lumière du dehors :

- Il fait beau...

Un silence.

- C'est bon, de savoir le temps qu'il fait chaque matin.

Tourné vers elle, son compagnon se repaissait de son visage.

Elle revint à lui, le considéra une infinité de temps, lui sembla-t-il.
Soudain moins jeune. Tranquille, apaisée.
La souffrance tapie en elle maîtrisée.

Il fut terrassé par l'intensité du clair regard sous les cheveux sombres,
la longue courbe de ses lèvres, sa beauté meurtrie.

Elle lui caressa la joue, murmura :

- Sacrée barbe, hein ?..

Puis elle parcourut le contour de son visage. Il ferma les yeux.

Elle posa un baiser rapide sur son épaule, demeura un instant tout contre lui,
s'imprégnant de son parfum d'homme. Songeuse, prise dans la quête prudente du
lien complice à l'homme, si longuement, si impitoyablement brisé.

Alors, elle passa ses doigts sur les paupières closes de son compagnon.

- Il faut que je me lève... Garde les yeux fermés, s'il-te-plaît.

Il sentit ses lèvres se poser, fugitives, sur les siennes, puis elle se redressa, se leva,
le recouvrit de la couette.

Il entendit, vaguement, la porte de la salle de bains se fermer.

Seuls les bords d'Alberich au bord du lit le ramenèrent au réel.

Et, mon dieu, celui-ci semblait bien plus prometteur que quelques jours
auparavant...

Ils prirent un petit-déjeuner tardif dans la chambre.

Alors que l'homme enchaînait café sur café désespérément fade, la jeune femme
dévora le copieux contenu du plateau, roulant parfois les yeux pour exprimer
plaisir de la dégustation et honte très relative de cette glotonnerie révélée.

La jeunesse vaincrait, une fois de plus. Il s'en réjouit.

Ce jour-là, il roula paisiblement, évitant, finalement, les autoroutes et leurs
patrouilles attentives.

Ce fut la quatrième nuit, en comptant les deux passées dans l'appartement de Tinderbelt, qu'Else parla.

Ils disposaient enfin d'un grand lit où ils pouvaient nager, se perdre, se retrouver.

Allongée contre lui, elle parla.

De la pièce à la lumière rouge. De l'angoisse quotidienne, quand la porte s'ouvrait, allait s'ouvrir, des heures passées quasiment nue, debout, cambrée, tendue, mains sur la tête, dos, bras et jambes raidis par la douleur, sachant que les coups pleuvraient sur son ventre, sur ses reins, s'ils la retrouvaient dans une autre position.

Ce qu'ils appelaient " la punition ", parce qu'elle n'avait pas répondu à telle question, parce qu'elle avait souri sur le Polaroid, et ainsi de suite...

Les bourreaux ont toujours de l'imagination.

Elle avait été non seulement leur otage, mais un objet de mépris total, radical, ce qui paradoxalement l'avait sauvée de l'asservissement définitif. Seule la fine fille brune l'avait réconfortée parfois, en lui parlant, la caressant, lui indiquant dans un mélange d'allemand et d'une langue chantante, inconnue, qu'elle était prête à mourir pour sa cause, mais qu'elle, Else, survivrait, si ses salauds de capitalistes de parents, si son macho de frère pourri de fric versaient la rançon, et, tout en caressant, effleurant ses hanches, son ventre, ses seins, elle continuait à parler, toute proche, à chuchoter dans le silence métallique, comme une mante ou comme une sœur, répétant : " Je t'aime, tu es belle... tu es trop belle... dommage, tu es avec eux, tu es l'oppression, tu es l'exploitation, je t'aime, tu es belle, tu es trop belle... ils ne te toucheront pas... laisse-toi aller, je t'aime... tu es trop belle, tu es trop précieuse, sale exploiteuse, sale impérialiste, sale capitaliste ". Puis ses lèvres, pleines et chaudes, s'emparaient des siennes... épuisée, l'esprit vide, la captive se rendait à ces moments d'oubli torturé.

Dans son récit à Tinderbelt, Else censura ces scènes.

Quand elle eut fini de raconter l'horreur, les jours au goût de rouille,
les nuits de plomb,
elle se sentit nauséuse, sale,
angoissée.
Désespérée.

L'homme à ses côtés se taisait.
La jugeait ?
La rejetait ?
Comment pouvait-il la supporter ?
Il allait se lever, un rictus méprisant aux lèvres. La quitter.
La laisser à sa solitude souillée.

Pris dans ses pensées, il ne la sentit pas s'éloigner de lui, se recroqueviller.
D'une voix mal assurée, elle demanda : " A quoi tu penses ? "
- Les salauds, grinça-t-il, les putains d'enfants de salauds de putains de saloperies
de fils de pute ! ".

Sa révolte était totale, comme si Else eût été sa fille, sa propre fille qui eût subi
tout cela.

Soudain, rejetant la couette, elle fondit sur lui, l'assaillit sans trêve ni merci, le
conquit de haute lutte, se lançant à l'assaut de ce corps solide, le dominant, le
chevauchant, sans concession. Souple et ferme ouragan, elle allait et venait sur
lui, l'embrassait, le mordillait, le submergeait sous un fleuve de baisers et de
mots. Emporté, il roulait dans ce torrent de sensualité, de libération, de mots
psalmodiés, point fixe, épice de ce jeune désir, de sa rage, de son goût
retrouvé pour la vie pleine, entière, la vie estampillée par des milliers de
générations d'amants, rageuse, dévoreuse, voluptueuse et tangeuse. De sa
bouche avide, l'homme parcourait la poitrine offerte, en titillait les pointes fermes
et vibrantes, goûtait la peau douce, onctueuse, aux senteurs de sel et de bois
printaniers. En cet instant lavée des mois d'humiliation, de sujétion, Else respirait,
précipitée, saccadée, gémissait, criait, riait. Ils se dévoraient, s'enlaçaient, se
pénétraient, submergés par cette inaltérable marée de désir qui envahissait
chacun de leur sens, la moindre parcelle de leur peau, le moindre recoin de leurs
corps affolés.

Elle le guidait sans ménagement

dans ce long voyage vers nulle part.

Sans ports,
sans havres.

Avec pour seul refuge, pour seul salut,
un visage, un corps,
un être autre,
en lequel jamais tu ne pourras te confondre,
qui un moment, pourtant,
avec toi fusionne.

Accroupie sur l'homme, solide épïcêtre de son plaisir planté en elle, elle se hisse, s'abaisse, s'empale, calme, affolée, volontaire, haletante, ruisselante, torrent de désir, tumulte en chacun de ses atomes, jusqu'à ce qu'elle se dresse, s'écartèle ouvre grands les yeux sans rien voir, et laisse échapper plusieurs longs et graves gémissements, tandis que l'homme, vaincu, libéré, s'épanche en elle, à longs traits, arqué, irradié de part en part.

Alors, elle s'abat sur lui, le garde aussi longtemps que possible, brûlante, haletante, le cœur battant la chamade, laboure encore, doucement, lentement, les tempes et les cheveux de l'homme, tandis qu'il parcourt son dos en sueur, en reconnaissant chaque creux, chaque plat, chaque sillon. Un moment, elle le sent à nouveau se raidir en elle, se tend, se cambre, puis se laisse reposer sur lui, baignée de sa chaleur, de son odeur.

Lui se laisse envahir par ce bien-être incommensurable, le parfum de son corps, de son sexe, de ses cheveux. Enivré plus qu'il ne l'a jamais été, répétant, murmurant son prénom,

Else,
Else,
Else,
Else,
Else,

mantra pour
ne plus jamais avoir faim,
froid,
soif, ou
peur.

Soudain retentissent dans la nuit troublée des mouvements divers venus des chambres avoisinantes : pas, cloisons heurtées, bruits de robinets brusquement tournés,

alors éclate le rire d'Else, joie simple, primordiale, triomphale libération.

Puis, tandis que la nuit s'apaise, ils se laissent aller à l'indolence partagée, aux gestes tendres, aux douces imbrications.

Corps contre corps, peau contre peau, homme et femme unis, réunis par leurs sensations, leurs pensées indéfinies.

Le temps se fige, seulement rythmé par
des froissements,
des battements,
des soupirs.

Entre nuit
et jour,
chute et
envol,
naît l'indifférence à tout ce qui n'est
ni elle,
ni lui, ni
eux.

D'un geste ralenti, il caresse les cheveux de la jeune femme. Béance, présence, elle ondule, se presse contre lui.

Ils sombrent ensemble.

Pour l'instant, ils ont
gagné.